



HAL
open science

De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes ”-y” et ”-ous” et leurs traductions françaises

Didier Bottineau

► To cite this version:

Didier Bottineau. De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes ”-y” et ”-ous” et leurs traductions françaises. Colloque : Traductologie, linguistique et traduction, Centre d’études et de recherches en traductologie de l’Artois (CERTA), Mar 2000, Arras, France. pp.73-82. halshs-00246335

HAL Id: halshs-00246335

<https://shs.hal.science/halshs-00246335v1>

Submitted on 7 Feb 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

BOTTINEAU Didier

De la linguistique à la traductologie :
Remarques sur les suffixes –y et –ous et leurs traductions françaises

On a proposé dans une étude antérieure (publiée dans *L'oralité*, édité par M. Ballard, 2000, Artois Presses Université) que les phonèmes et graphèmes de l'anglais manifestent une propension à s'investir dans la représentation de processus cognitifs fondamentaux. S'appuyant sur ce modèle, le présent article aborde les conséquences traductologiques de cette analyse dans le cas d'espèce des suffixes d'adjectifs –y et –ous : l'interprétation fine de la valeur du suffixe, déterminée par les formants qui le constituent, explique la dissymétrie des systèmes français et anglais et rend nécessaires en traduction des stratégies compensatoires très diversifiées.

1. Principes d'analyse

Bien que phonèmes et graphèmes soient intrinsèquement insignifiants, ils ont tendance dans certaines classes fermées de mots et morphèmes à s'investir dans l'affichage d'une valeur récurrente, un processus cognitif fondamental ou *cognème*. Lorsqu'un phonème ou graphème renvoie effectivement au cognème, il opère comme unité submorphémique, ou formant ; on a affaire à un signe potentiel ou protosigne dont la capacité à signifier, puissancielle, ne s'actualise que si certaines conditions sont réunies. Ce mécanisme semble systématique dans la banque des grammèmes et sporadiques dans le lexique – largement minoritaire mais bien trop fréquent pour être le fruit du hasard.¹ Par exemple l'opposition I/A renvoie systématiquement à l'opposition I = approche / assimilation et A = séparation / discrimination dans le domaine grammatical (*this / that, sing / sang, be / have, will / shall*) mais sporadiquement dans le lexique (*see / watch, miss / match*) et donc pas dans tous les cas, loin s'en faut (il n'existe pas de système *hit / hat* ou *pin / pan*). Dans le lexique l'opposition vocalique prend plus facilement valeur de variable contrastive lorsque la constante sémantique par rapport à laquelle elle s'articule est formellement mise en exergue par un idéophone, autre type de submorphème sémantique (cf. *swim / swam*, avec SW renvoyant généralement à la représentation d'un mouvement pendulaire : *swing, sweep, swivel, switch*, etc.). Les formants sont donc doublement inscrits dans un réseau, à la fois par leurs jeux d'oppositions propres (I/A, R/S/T, etc.) et par leur attachement à un idéophone (type SW) ou à d'autres formants (comme le mot *this*, faisceau de trois formants TH, I et S), les idéophones étant eux-mêmes des agglomérats formantiques. Ces remarques opposent notre approche au cratylisme par deux aspects essentiels : 1) le submorphème n'est pas intrinsèquement signifiant, il se construit par *réalisation* (mise en réseau) au sein d'une structure ; 2) et donc sa valeur n'est pas le produit de l'imitation de données sensorielles extralinguistiques. L'absence d'iconicité mécanique permet une variété illimitée d'utilisation des formants d'une langue à l'autre pour celles qui en font effectivement usage.

Les deux formants qui nous concernent pour les suffixes Y et OUS sont I et S. I, opérateur de conjonction, rapproche, identifie, intègre ou assimile, voire fusionne deux entités préalablement conçues comme distinctes² ; il s'oppose à A, opérateur de disjonction subséquent à I en système, qui disjoint, discrimine, fissionne deux entités cognitives entre lesquelles un contact antérieur est présupposé³. S est le formant de l'actualisation : il signale que ce sur quoi il porte, qu'il s'agisse d'une notion (cas du pluriel), d'une relation prédicative (cas du présent simple), de la connexion de deux notions (cas dudit génitif saxon), voit son actualisation personnellement prise en charge et assumée à l'instant de parole par l'énonciateur qui la valide en s'en portant garant. S de présentification

¹ Je remercie A. Deschamps pour cette remarque.

² Exemples : *this* inscrit, d'une manière ou d'une autre, dans la situation d'énonciation, alors que *that* sépare. *Be* et *is* assimilent deux entités préalablement séparées. En situation authentique, on ne peut dire *a dolphin is a mammal* qu'à un auditeur dont on présuppose qu'il ignore ce fait : I fusionne les entités en présupposant leur altérité préalable ; il est erroné de penser qu'il est redondant par rapport à la relation d'hyponyme à hyperonyme qui lie ces substantif, puisque justement il est l'instrument de la création de cette relation : en fusionnant le sujet à l'attribut (prédicat), il lie du momentané à du permanent, faisant du premier un sous-ensemble du second. Toujours sur le formant I, *which* sélectionne en situation ou contexte présents. La préposition *in* contient le fusionneur I limité par le négateur N, ce qui se résout en intégration de l'unité à l'ensemble sans dissolution, avec préservation de son autonomie (*the man in the street*).

³ Exemples : *have*, qui discrimine deux entités dont l'appariement est présupposé au point de ne plus préciser si le possédé est ou non une partie du tout que serait le possesseur (cf. *I have a nose / a car*), *that* de distanciation, *what* de non-repérage ; *was* de distanciation par rapport à *is* ; *as*, qui reprend comme acquise et sans l'invalider au présent (vs *was*) une identification type *is : he works as a lawyer / (he is a lawyer)* ; *at*, qui inscrit une localisation préconstruite dans un parcours (*at Cambridge in Massachusetts*) ; *am*, qui corréle le moi à une propriété repérée dans le hors-moi ; etc.

s'inscrit en système entre R de futurisation et T de dépassement (« passéification, renvoi à l'acquis mémoriel »)⁴. On nomme le type d'opération auquel renvoie le formant, processus cognitif fondamental, ou cognème. L'inventaire des formants vocaliques et consonantiques de l'anglais et de leurs cognèmes respectifs a été présenté en communication à Québec le 15 août 2000 (Actes du IX^e Colloque de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage, à paraître en 2001) et complété au colloque « Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs » (Tromsø, Norvège, 26-29 octobre 2000). Pour des questions de concision il est ici exploité de manière allusive.

2. -y, opérateur de caractérisation primaire

Les adjectifs en -y permettent à l'énonciateur d'assigner une propriété à un objet en l'assimilant à des corrélats assez divers : des matières, formes, couleurs, odeurs, sons, ou des objets représentatifs de la perception de ces matières (*dusty, windy, icy, rusty, briny, watery, frothy, muddy, spidery, leafy, ropy, foggy, waxy, oily*), des sensations ou analyse des sensations associées à la matière (*sticky, goey, balmy, curvy, bosomy, silky, velvety, fizzy, fuzzy*), des comportements étroitement liés à la perception (*shaky, sleepy, runny*), des tempéraments (*lazy, naughty, fussy, nasty*) et des propriétés plus abstraites qui inspirent une réaction physique ou mentale à l'énonciateur, un jugement (*scary, messy, testy, nifty, wacky, pricy, iffy*). Le point commun est que la racine notionnelle suffixée par -y exprime toujours la *première impression suscitée à l'énonciateur par l'objet perçu*. A *windy weather* est une situation qui suscite immédiatement l'impression *wind*, en sorte que *wind* est la composante non pas exclusive mais première et immédiate du référent de *weather* à l'instant de parole et selon l'énonciateur qui établit le couplage. *An icy moon*, pas forcément exclusivement faite de glace, inspire le mot *ice* en priorité pour résumer au mieux l'impression première qui se dégage de l'objet observé. Ainsi l'unité réside-t-elle non pas dans le type de propriété, mais dans la manière dont elle se construit. *A curvy woman* est une femme dont on ne perçoit, en premier lieu, que les courbes - selon l'énonciateur.

En somme, -y fait de la racine à laquelle il s'accroche un *attribut préconstruit et thématique* : *a windy weather* signifie *a wind-is weather, a weather which is essentially wind* selon les données sensorielles immédiates, donc individuelles et momentanées. On a ainsi une famille d'adjectifs qui mêle curieusement l'objectif au subjectif – la perception est objective par son immédiateté, mais subjective parce que liée à un support humain. Or cet effet d'immédiateté résulte, me semble-t-il, de la composition formantique du grammème -y : un opérateur d'assimilation, de réduction du double au simple ; *spider* et *structure* renvoyant en langue à deux signifiés bien distincts, *a spidery structure* renvoie en discours à un référent unique : -y a réduit la dichotomie des signifiés notionnels respectifs de *spider* et *structure* à l'unité du référent *spidery structure* qu'il s'agissait de décrire, exactement comme dans *A dolphin is a mammal* is réduit l'altérité des catégories signifiées par les syntagmes nominaux mis en présence à l'unicité du référent de discours instaurée par la relation d'hyponyme à hyperonyme. Plus précisément, la copule *improvise* une assimilation du type *dolphin / mammal*, l'ordre linéaire reflétant le statut thématique (mémoriel) ou rhématique (amémoriel) des entités considérées dans la cohésion discursive. Par contraste, le suffixe -y permet de préconstruire une identification analogue à l'intérieur du syntagme nominal et par une cascade de thématisations (montées à gauche, avec acquisition du statut cognitif d'acquis mémoriel ou de préconstruit structural) : la relation primitive sous-jacente étant *weather-i-wind*, de même ordination linéaire que l'attribution prédicative par *is*, la notion *wind* se thématise par rapport au formant I, opérateur de fusion, ce qui livre dans un premier temps l'adjectif qualificatif *windy*, dont le site syntaxique n'a pas changé (*weather windy*) et dont le suffixe -y indique que désormais *wind* est l'identifiant d'une autre entité (ce suffixe instaure le régime de ce Guillaume nomme l'incidence externe de l'adjectif, ou référence de son apport de signification à un support de signification qui lui est extérieur) ; dans un second temps, l'ensemble *wind-y* (propriété et opérateur attributif) montent à leur tour et ensemble à gauche du substantif *weather* par une seconde thématisation affectant l'ensemble de l'ancien prédicat, ce qui livre enfin *windy weather*. En somme *is* pose la fusion des signifiés de deux syntagmes nominaux après leur actualisation par déterminaton nominale, alors que -y préconstruit la fusion des notions associées à deux substantifs puissanciels avant détermination. Ce double décalage de niveaux opérationnels explique que malgré la présence du formant commun I aux opérateurs *is* et -y, on ne puisse pas effectivement gloser *a windy weather* par **weather is wind* : *is* n'est pas conçu pour fusionner directement des notions non traitées par détermination.

⁴ Plus exactement, S inscrit une opération dans la durée. Pour un substantif, la mise en durée du support nominal (*dogS*) permet la récurrence du va-et-vient mental signifiant / signifié, ce qui conduit à la prolifération du référent : la pluralisation. Pour le présent simple, la connexion sujet-verbe, tacite tant que le sujet réfère à des êtres repérables par rapport à l'énonciateur (*I, you, we go*), est marquée avec un absent à l'énonciation (*he, she, it goes*) : l'énonciateur actualise la relation et se porte garant de sa validation, opération superflue avec un sujet pluriel déjà construit sur ce formant.

Or aucun suffixe français n'équivaut à l'opération d'assimilation dénotée par *-y*. A la limite, ce qu'exprime *-y* relève de l'indicible ou impensable en français. Exemple : *Spidery structures : des structures comme / pareilles à / semblables à / qui font penser à des araignées*. Le français ne dispose pas d'un suffixe qui prélève l'impression première inspirée par une vision. Ceci fait que *venteux* n'équivaut pas à *windy* : *venteux* relève d'une réanalyse secondaire (cf. *infra*), alors que *windy* est primitif, ce qui permet la formation de doublets (*thundery, thunderous*). On va donc tenter de périphraser le regard anglais par des voies *ad hoc* propres au français, mais le statut des expressions obtenues diffère largement de celui de *-y*, car elles font toujours appel à la comparaison ou la métaphore explicite, opération intellectuelle s'il en est, alors même que *-y* se fonde sur le rapprochement spontané de sensations et s'apparente au mécanisme de la réminiscence.

De manière générale, par habitude ou coutume mentale probablement construite sur une longue période historique, il est normal pour une conscience anglophone de prélever et nommer sans attendre les sensations immédiates, ce qui n'est guère le cas pour un cerveau francophone. On ne peut pas dire si cette pratique mentale récurrente a déterminé le succès linguistique et pragmatique du suffixe ou si, au contraire, c'est sa disponibilité même qui a ouvert un domaine d'exploration d'accès aisé et a conditionné ce type de regard. Cet empirisme cognitif omniprésent se manifeste en traductologie notamment par le chassé-croisé : l'anglais privilégie l'énonciation des entités dans l'ordre où elles sont perçues alors que le français réordonne les informations. *He swam across the river* fait apparaître l'agent (avant action), l'action puis la trajectoire, repérable seulement au terme de son effectuation. *Il traversa la rivière à la nage* : le français privilégie l'accès au résultat *traversa* (la rivière est désormais franchie) et ne spécifie la nature de l'opération que si son originalité l'impose (*à la nage*) ; dans le cas contraire il y a ellipse (cf. *The bird flew/hopped into the room*), car l'analyse des propriétés du sujet et leur confrontation aux procès conduit à la détection d'une redondance : *flew* est hyponymique par rapport au programme sémantique associé à *bird* et sera effacé, contrairement à *hopped* (*L'oiseau entra dans la pièce *en volant / en sautillant*). Or l'anglais, qui privilégie le perçu, n'amorce pas cette analyse et n'a cure d'une redondance dont la détection n'est pas engagée ; le français tend à court-circuiter le perçu au profit de tels calculs et ne revient sur lui que si nécessaire. Les différences d'emploi du nombre et des possessifs s'expliquent exactement de la même façon (*they walked with their hats on their heads, le chapeau sur la tête*).

A travers ces faits de traductologie épars se manifeste la même singularité de l'anglais : la perception semble y disposer d'un droit de préemption sur l'énonciation face aux opérations d'analyse ultérieures, et le suffixe *-y* est emblématique de cette approche de la conversion du réel en dit. Autre exemple : *a leafy sea-dragon*. Le *dragon des mers* est une variété d'hippocampe qui, par mimétisme, se confond avec les algues en développant une anatomie arborescente aussi complexe et de même apparence (couleurs, texture, reflets). Quand on observe la chose, on perçoit en effet un bouquet d'algues et il faut repérer les yeux pour se persuader qu'il s'agit bien d'un animal. *Leafy* ne compare pas, il remplace *sea-dragon* par ce qui en est effectivement perçu, *leaves*. On se heurte ici aux limites du traduisible : le français ne dispose pas de l'outil qui figure cette assimilation pour la simple raison qu'il ignore jusqu'à l'existence du procédé cognitif ; à quoi bon posséder la perche si l'on n'est pas sauteur ? Autres exemples posant la même difficulté : *in this watery world* (« dans ce monde dont on voit qu'il est exclusivement fait d'eau ») ; *the whispery traces of a stealth plane on a radar screen* : *les traces fugaces / imperceptibles / à peine visibles d'un avion furtif sur un écran radar*. Dans la plupart des cas, on trouve des solutions *ad hoc* : 1) la préposition *de* : *dirty spots, des taches de saleté*. *Des taches de* étant structuré comme un quantifieur par rapport au continu *saleté*, on comprend qu'il s'agit de la même chose, alors que **des taches sales* ferait de *saleté* une propriété sélective des taches, donc étrangères à leur définition sous-jacente. *A silky appearance* : *l'apparence de la soie (?soyeuse)*. Pour des raisons abordées plus loin le suffixe *-eux* convient rarement : *a dusty cloud = un nuage de poussière (= fait de poussière, d'où *poussièreux)*. L'assimilation est aussi souvent lexicalisée par *tout, entièrement*, avec plus ou moins de bonheur : *a curvy woman = une femme toute en rondeurs (aux rondeurs pleines de charme)* ; ou encore un participe présent (*shaky ground* : *terrain glissant*), une subordonnée relative (*a runny nose* : *un nez qui coule*), car si la propriété est un comportement de son support, elle en devient indissociable et cesse d'être perçue comme une entité étrangère rapprochée artificiellement. L'essentiel est d'éviter de dénaturer la relation posée par *-y* en requérant à un suffixe inapproprié : *a creamy plain* : **une plaine crémeuse / couleur crème*, mais le choix même de l'image, naturelle en anglais, semble inopportun en français. Le plus simple consiste souvent soit à lexicaliser la nature de la perception implicite par *-y* (cf. *couleur*), soit à ne pas le traduire du tout (effacement) en optant pour un adjectif non dérivé (*murky waters* : *des eaux troubles*).

Ces outils disparates relèvent de la même stratégie compensatoire : on parvient à peu près à la même vision que l'anglais *-y* par une voie structurellement différente mais sémantiquement similaire dans sa démarche assimilatrice, pour répondre à la question initiale. Tout se passe comme si le support sémantique le plus important était, paradoxalement, le grammème *-y* car, malgré sa vacuité apparente, il spécifie la nature du regard et de la démarche cognitive de l'énonciateur. C'est pourquoi en traduisant *shaky* par *glissant* on introduit une distorsion bénigne (on traduit la cause par l'effet) car si *shaky* évoque la perception par un animé humain du

mouvement *shake*, alors le factitif *glissant*, « qui fait glisser », rapporte la conséquence du point de vue de celui-là même qui percevait la cause en anglais, et le contrat modal signé par *-y* est préservé. En règle générale, lorsqu'on observe un décalage de cette espèce, il importe de s'interroger sur la nature de l'exigence impérieuse que cette distorsion locale a permis de satisfaire ; on découvre alors que son coût est restreint en regard de sa rentabilité.

3. *-ous*, opérateur de classification secondaire

On a montré que *-y* construit une définition de l'objet en fonction d'une propriété tirée d'une impression primaire immédiate. De manière complémentaire, *-ous* construit une propriété issue d'une *réaction secondaire de l'énonciateur consécutive à la perception primaire* : il existe un décalage entre la sensation immédiatement reçue, présupposée, et la notion retenue pour la nommer. Dans *this noxious greenhouse world*, *noxious* est le verdict qui répond à un ensemble d'impression sous-jacentes non explicitées (il s'agit en fait de la planète Vénus avec son atmosphère surchauffée et saturée de gaz carbonique) et classe l'objet selon ces données. Si *sticky* se limite à la sensation immédiate, *viscous (petroleum)* catégorise l'objet en fonction de cette donnée préalable. *-ous* permet de classer l'objet en fonction du perçu (*fibrous stalks, raucous voice, voracious eaters, carnivorous flies, amorphous silicon, monogamous / promiscuous sex, a riotous growth of plants, a precipitous decline, the infamous global warming: tristement célèbre, a surreptitious privatization: en catimini* (j'ai entendu « *privatisation en juif* », très classificatoire, dans une émission radio), *an enormous cloud: de très grandes dimensions* – point de vue du climatologue, en référence à la taille normale de ce type de nuage, ce qui différencie *enormous* de *huge*). On trouve dans les tabloids *curvy* et *curvaceous woman* : le premier focalise l'impression immédiate ; le second, plus grinçant, classe en fonction du perçu la femme considérée dans une catégorie, présupposant l'existence d'une typologie bien connue.

Le suffixe *-ous* se construit sur un autre formant, S, dont on a montré ailleurs qu'il inscrit dans la durée de l'opération cognitive l'actualisation présente (à l'instant de parole) de la notion sur laquelle il porte (cas du pluriel et du présent simple) ou du cognème dénoté par la voyelle (cas de *is* et *as* entre autres). Dans *a thunderous voice*, *-ous* inscrit la connexion *voice / thunder* dans la durée mentale réelle qu'a nécessité cet appariement notionnel, indiquant qu'il a effectivement requis un certain temps de pensée, et donc que l'image *thunder* relève du verdict appréciatif (impression secondaire) et non de la sensation (impression primaire), de la *réponse mentale* et non du *stimulus sensoriel*, d'où la fonction classificatrice.

Ainsi, traduire *noxious* par *nocif* est insatisfaisant : *-if*, comme *-ive* anglais, signifie une propriété potentielle, une tendance, une propension, et se construit d'ailleurs pour une part sur le même formant I que *-y* ; *nocif* signifie « qui tend à nuire ». *Noxious* stigmatise l'écart stimulus / réponse qui préside à la discrimination de la perception et de son évaluation : *this noxious greenhouse world* est « cet environnement dont on perçoit physiquement l'hostilité, donc qui nous rejette ou nous détruit, et que l'on doit pour mémoire et pour notre survie classer comme tel dans notre système de représentations » ; le point de vue subjectif et la perception de l'énonciateur sont encore privilégiés, comme en témoigne le *this* d'ancrage situationnel (toujours par le formant de présentification I), absent également de *ce* en français, et c'est tout ce dispositif d'arrimage qui est perdu dans une traduction par *toxique*, d'où le recours à divers effacements pour restituer l'effet : *dans cette serre invivable* (le contexte permet au lecteur de déceler inmanquablement l'allusion à l'effet de serre, et le remplacement du concept scientifique par l'environnement *serre* lui-même met en exergue la perception de la chaleur ; on a donc à la fois le stimulus sensoriel implicite et la réponse classificatrice explicite, *invivable*, exactement comme avec le *-ous* de *noxious* – le contrat modal est rempli). Exemples de ce double rapport : *a riotous growth of plants (une prolifération anarchique de plantes - -ique est le classificateur par excellence)* ; *spontaneous nuclear fission* ; *in voices as raucous as quaking ducks* ; *rapacious multinationals*. Dans mon corpus les adjectifs en *-ous* qui se laissent effectivement traduire par un homologue en *-eux* (*a vicious circle, un cercle vicieux*) sont très minoritaires (cf. *raptious, deleterous, tremendous, ridiculous, preposterous, ominous*) : *Townships in South Africa are horrendous places (des endroits sordides – c'est endroit, plutôt que lieu, qui focalise le stimulus sensoriel donnant lieu à la réponse classificatrice sordide)*. J'ai entendu en Angleterre un professeur de mathématiques qui ne parvenait pas à tracer un cercle à la main au tableau déclarer *This circle is a vicious one* (**This circle is vicious*), la syntaxe signalant le caractère préconstruit de la catégorie *vicious circle* suscitée par la perception de la réticence de la figure à se laisser tracer ; ce qui donne en français *ce cercle est du genre vicieux* (**ce cercle est vicieux / *un vicieux*), avec *genre* pour expliciter la précatégorisation de l'objet (*a +...+ one*) par l'adjectif⁵.

⁵ On peut aussi penser à *Plutôt vicieux, ce cercle* (c'est alors *plutôt* qui pondère le rapport perception / catégorisation).

En somme, *-y* et *-ous* séparent analytiquement les formants I et S qui composent *is*, comme si chacun de ces suffixes ne retenait que l'un des versants de l'opérateur primitif de fusion. Il se forme ainsi des doublets du type *sticky / viscous* (impression primitive vs impression classificatrice). Ceci en fait des identificateurs contrastés, immédiat vs médiat, et surtout incomplets, incapables de se maintenir séparément sous la forme d'opérateurs-mots isolés et de prendre en charge à eux seul la relation prédicative pivot de l'énoncé. A plus d'un titre, leur morphosyntaxe iconise leur fonction et leur fonctionnement et constitue un guide précieux dans l'analyse traductologique.

4. Le non-parallélisme des systèmes français et anglais

On a montré en quoi *-y* était typique de la stratégie cognitive adoptée par l'anglais en matière de conversion linguistique du percevable (ou système de représentation de langue au sens guillaumien du terme), et ce suffixe ne saurait exister en français dans un autre système de représentation qui ne lui réserve aucun site fonctionnel. Ceci est lourd de conséquences pour le suffixe *-eux* qui, comme l'a montré le structuralisme, reçoit une fonction dépendant pour une part de celles des autres opérateurs par rapport auxquels il s'articule en système. Il ne suffit donc pas que la composition formantique de *-eux* soit apparemment analogue à celle de *-ous* pour qu'il s'octroie la même valeur.

Un temps pluvieux est un temps dominé par la pluie dont les symptômes indirects sont stigmatisés (humidité, flaques, nuages) : *pluvieux* est une propriété synthétique et conclusive construite par l'énonciateur à partir d'éléments de perception divers et majoritairement déplacés par rapport à la pluie elle-même, ce qui fait de *-eux* une caractérisation plus subjective que *-y*, impliquant davantage le rôle évaluateur de l'énonciateur et proche donc de *-ous*. La conséquence est que traduire *It's windy today* par *?le temps est venteux* aujourd'hui peut constituer une maladresse, mais cette disconformité à l'usage n'est pas une simple affaire de stylistique comparée, elle relève de mécanismes linguistiques et donc cognitifs ; l'énonciateur anglophone utilisant *windy* ne modalise pas la propriété construite sur le perçu, ce que ferait *venteux*, d'où la nécessité d'évacuer le suffixe en cause par une voie détournée : *il fait du vent, il y a du vent, le vent souffle*, etc. selon les contextes. *-eux* est éliminé dès l'instant où la subjectivité qu'il implique n'est pas conforme à l'intention de l'énonciateur (cf. en québécois *niais*, objectif, vs, *niaiseux*, subjectif et singulatif, ancré dans une situation particulière). Ceci fait que *pluvieux*, subjectif, jouit d'un statut plus marginal et marqué en français que *rainy* en anglais.

D'autre part *-eux* s'oppose à *-eur*, contraste inexistant en anglais (*-ous* ne s'articule pas en système par rapport à *-er*) : *-eur*, porteur du formant R de futurisation, construit une propriété qui consiste en une agentivité potentielle et générique, alors que *-eux* évalue une propriété effective constatée à partir d'un comportement avéré. On parle de *faiseur de pluie* ou de *diseur de bonne aventure* (profession = fonction d'un agent potentiel), mais la maxime « *Grand diseux, petit faiseux* » vise celui qui vient effectivement de promettre monts et merveilles mais dont on sait par expérience collective qu'il ne tiendra pas ses engagements (cf. aussi *menteur / menteux*). Donc, en français, *un nuage orageux* est très exactement un nuage générateur d'orage et perçu comme un agent, alors qu'en anglais dans *a thunderous cloud* *-ous* indique que l'énonciateur assume subjectivement la construction de la propriété à partir de symptômes perceptifs indirects sans qu'il soit directement question d'agentivité – si ce n'est au niveau de la racine *thunder* elle-même, laquelle porte justement le formant R dont nous parlions (futurisation impliquant l'agentivité potentielle ; cf. l'infinitif des langues romanes et *-eur*).

Dès l'instant où les systèmes *-y/-ous* et *-eur/-eux* ne sont pas parallèles, il est impossible que leurs membres apparemment les plus ressemblants, *-ous* et *-eux*, correspondent systématiquement terme à terme, même si de telles équivalences existent localement, notamment dans le vocabulaire scientifique par le biais de l'emprunt (*porous sandstone, du grès poreux*). On parle en français de *réunion orageuse* au sens de « génératrice de conflits », ce qui est conforme à la fonction de *-eux* (agentivité avérée), mais pas à celle de *-ous* (propriété subjectivement construite et extraite du perçu, sans nuance agentive). **A thunderous meeting* est donc étrange car le regard de l'énonciateur s'en trouverait dénaturé. Traduire *a classy teenager* par *un adolescent classieux* serait le contresens parfait : *-y* pose *class* comme propriété immédiatement perceptible, sans plus de jugement – si ce n'est la valoration positive inhérente à la notion *class* (surtout en anglais), alors qu'en français *-eux* renvoie la même propriété au jugement de l'énonciateur fondé sur l'observation de comportement avérés : *classieux* implique *frimeur* avec l'ironie nen plus ou, en français wallon, « *péteux* » (agent effectif de l'ostentation, à opposer à *péteur*, agent puissanciel). *Classieux* est d'ailleurs parfois écrit *clâssieux* pour mettre en exergue l'ironie de l'énonciateur.

5. Remarques conclusives

On laisse de côté certains problèmes – notamment la dimension historique : les suffixes latins se combinent plus naturellement à des substantifs latins au signifié relativement abstrait, et l'abstraction de *-ous* tend à être congruente à celle de la racine, alors que la dimension concrète de *-y* corrobore la percevabilité immédiate de ce que signifie la racine à laquelle il s'adjoint, qui le plus souvent est elle-même porteuse d'éléments idéophoniques (*spooky*) ; mais ces tendances ne constituent aucunement des déterminismes et permettent malgré tout la formation de doublets ou d'adjectifs qui ne respectent pas la congruence historique des éléments, indice que ces suffixes sont bel et bien perçus comme signifiants. On voit comment la prise en compte des formants contribue à affiner la description de la fonction sémantico-cognitive des constituants observés et à expliquer les décalages lexicaux et structuraux entre les deux langues, qu'ils relèvent d'idiomes de langue ou de choix discursifs personnels des énonciateurs ou du traducteur. Le cheminement cognitif par lequel le sens se construit fait partie intégrante du sens résultant, tout comme un paysage s'explique par sa géologie, et la différence de stratégie opposant la langue-source à la langue-cible joue un rôle majeur dans l'explication des écarts lexicologiques, syntaxiques et stylistiques observés et dans la mise en place des procédés de traduction qui en découle.